

--> See the **erratum** for this article

Vues d'ensemble

Number 265, March–April 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63448ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (265), 54–62.



La Belle Visite

Une vieille dame récite les paroles d'une vieille chanson française alors qu'elle est à la cuisine pour aider à préparer le repas. Le réalisateur Jean-François Caissy passe ensuite à un autre événement, coutumier ou rare, de la vie de cette résidence pour personnages âgées. Le titre pourrait faire référence aux jeunes animaux que l'on voit dans la première séquence. Pourtant, pour ces personnes qui, affaiblies par le vieil âge et la maladie, vivent au jour le jour, toute visite devient belle.

Après un fort documentaire sur la chasse et la famille, **La Saison des amours**, le réalisateur retourne dans sa région natale pour visiter à intervalles réguliers durant cinq saisons ce lieu situé sur une falaise où un membre de sa famille réside. Il a pu planifier les nombreuses visites de sa petite équipe puisque la vie des résidents est programmée comme il se doit pour éviter les problèmes de notion de temps qui surviennent souvent à cet âge. Certaines personnes reviennent à plusieurs reprises, mais d'autres ne sont vues qu'une fois ou deux et le réalisateur ne nous donne aucune autre information sur la personne et son histoire antérieure que celles véhiculées dans les dialogues.

Seules les images magnifiquement filmées par Nicolas Canniconi nous permettent de nous immiscer pour des périodes plus ou moins courtes dans la vie de ces résidents. Ils sont encore considérés comme des personnes à part entière avec lesquelles les employés échangent volontiers. Par sa mise en scène et son montage très bien contrôlés dans ce film sans intertitres ou narration, le réalisateur montre le caractère universel de cette situation tout en étant, comme Pelegrino en Abitibi, un adepte d'un cinéma fortement ancré en région. La dernière séquence où, à la brunante, un homme fait lentement à pied le tour complet de la résidence et retourne à sa chambre nous reste longtemps en mémoire, car ces gens, par l'entremise du réalisateur, nous ont visités.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2009, 79 minutes — Réal. : Jean-François Caissy — Scén. : Jean-François Caissy — Avec : les résidents et le personnel de l'auberge et quelques visiteurs — Dist. : Les Films du 3 mars.



Birmanie l'indomptable : la résistance d'un peuple

Pour traduire la réalité de la population birmane prisonnière de sa propre armée de 400 000 hommes depuis le coup d'État de 1962, les documentaristes Hélène Magny et Pierre Mignault sont allés à la rencontre des victimes et des résistants de ce pays. **Birmanie l'indomptable** est un portrait sans équivoque de la misère et du courage d'une population que nul ne doit oublier.

Armés de courage et d'une longue expérience de journalistes à la Société Radio-Canada, les documentaristes vont d'abord à la rencontre de réfugiés birmanes dans des camps en Thaïlande où s'entassent plus de 50 000 personnes sur 5 km²; ensuite, ils pénètrent clandestinement dans la jungle de l'État karen, en Birmanie, pour y rencontrer une minorité ethnique qui résiste désespérément à la dictature, au prix d'une guerre civile; finalement, ils vont visiter des réseaux clandestins de la résistance birmane — notamment DVB (*Democratic Voice of Burma*) — en exil en Thaïlande. Rappelons que les

actions du groupe DVB ont été approfondies dans le *patchwork* documentaire de Anders Østergaard, **Burma VJ** (2008), présenté lors de la dernière édition des Rencontres internationales du documentaire de Montréal.

La forme de ce documentaire laisse deviner son avenir télévisuel; elle est synthétique et elle sert essentiellement un projet informatif. L'argumentaire est efficace, mais malgré sa concision, il serait possible de réduire sa durée à 52 minutes sans trop nuire au propos. Le discours qui se veut avant tout démonstratif s'appuie sur une structure proche du récit de voyage. La seule ombre au tableau de la réalisation est cette voix off très présente qui trahit un peu trop, par son caractère emphatique, l'héritage radio-canadien des auteurs.

Enfin, grâce à la courageuse démarche journalistique des Magny et Mignault, nous en savons un peu plus sur la nécessité (mais non sur les moyens) d'aider la population birmane à s'affranchir de la junte militaire.

DOMINIC BOUCHARD

■ Canada [Québec] 2009, 75 minutes — Réal. : Hélène Magny, Pierre Mignault — Scén. : Pierre Mignault, Hélène Magny — Dist. : InformAction.



The Book of Eli

Les talentueux frères Hughes (**Menace II Society**, **Dead Presidents**) ont été, disons, effacés ces dernières années (leur dernier long métrage de fiction, **From Hell**, remonte à 2001) et les voilà de retour avec **The Book of Eli**, une sorte de croisement entre **Mad Max** et le récent et raté **The Road** de John Hillcoat.

Voilà un film post-apocalyptique qui risque de ne pas plaire à tout le monde. Malgré la commande imposée, ce film risque de surprendre et d'en décevoir plusieurs, notamment par sa finale anti-climax. Il risque d'en rebuter d'autres également par son message proreligieux très souligné et peu nuancé. Ainsi, le sort de l'humanité repose sur les épaules d'un seul homme, Eli, qui est l'unique détenteur du dernier exemplaire de la Sainte Bible. C'est seulement en réécrivant et republiant les paroles de l'Évangile que le salut et la renaissance de l'humanité sont encore possibles.

Mais il faut reconnaître que les frères Hughes ont un talent fou comme faiseurs d'images. Rarement aura-t-on vu d'aussi belles séquences d'un monde dévasté et d'une vision aussi dystopique du futur, même si le film est nourri d'un peu d'espoir dans le dernier tiers. La direction photo de Don Burgess (**Cast Away**, **Spider-Man**) est sublime avec ces palettes de couleur au ton brûlé et la mise en scène des frères Hughes est à la fois stylisée, singulière et inventive. Le film renferme quelques séquences d'action violente assez décoiffantes. Il se dénote également par un incroyable moment d'anthologie qui consiste en un seul plan-séquence, où la caméra fait des allers-retours à l'intérieur d'une maison et passe ainsi à

travers les explosions, flammes et autres pétarades durant une grosse séquence de fusillade. À elle seule, celle-ci vaut le déplacement.

Denzel Washington, qui a aussi coproduit le film, est étonnamment sobre et s'avère convaincant dans le rôle de ce héros solitaire en mission pour sauver l'humanité face à un Gary Oldman inspiré et en grande forme dans le rôle du méchant de service. Bref, un film qui vaut le détour davantage pour l'aspect visuel que pour le contenu et le message véhiculé, trop appuyé.

PASCAL GRENIER

■ **LE LIVRE D'ÉLIE** — États-Unis 2010, 118 minutes — Réal. : Albert et Allen Hughes — Scén. : Gary Whitta — Int. : Denzel Washington, Gary Oldman, Mila Kunis, Tom Waits, Ray Stevenson, Jennifer Beals — Dist. : Warner.



Creation

Pour un film portant sur Charles Darwin, l'un des héros de l'évolution, il est plutôt ironique que **Creation** se contente de faire du sur-place, enlisé dans la répétition. Il y a au départ un embryon d'idée, consistant à présenter le combat science contre religion à travers le cadre familial plutôt que social, à montrer les réticences de Darwin (Paul Bettany) à écrire son *Origine des espèces* en le confrontant à sa femme croyante (Jennifer Connelly), élue représentante de la société chrétienne, mais ce débat rationnel cède vite la place au mélodrame psychologisant : Darwin est hanté par sa fille puisqu'il se croit responsable de sa mort. Il ne pourra donc écrire son œuvre qu'après avoir exorcisé ses démons.

Dans une mise en scène très appuyée, abusant de ralenti qui se veulent poétiques et de gros plans sur un Paul Bettany fiévreux, Jon Amiel (**Copycat**) nous rappelle scène après scène cette culpabilité paralysante, une seule (et simple) idée qu'il croit devoir expliciter en plus dans des retours en arrière envahissants, le tout noyé d'une musique larmoyante. Il faudra même qu'un médecin analyse cette psycho pop et nous la réexplique une dixième fois avant qu'enfin Darwin aussi comprenne...

Le film proclame en ouverture qu'il nous dévoilera l'inspiration derrière l'écriture de *L'Origine des espèces*, décrite comme l'une des plus grandes idées de l'histoire de l'humanité. À part quelques plans plus attentifs à la nature dans les premières minutes du film, on cherche en vain cette inspiration. Pire : en insistant autant sur le mélodrame, c'est tout l'esprit scientifique et le monde des idées qui sont évacués. Dans un moment de désespoir, Darwin se tourne vers Dieu pour qu'il sauve sa fille, lui promettant de croire en lui s'il accomplit sa prière. Ainsi, si Darwin a perdu définitivement la foi, ce n'est pas parce qu'il croyait aux vérités scientifiques de son livre, mais simplement parce que Dieu ne lui a pas répondu. À force de négliger la raison et la science — des sujets apparemment inintéressants au cinéma, même lorsqu'il s'agit de présenter un de leurs tenants —, **Creation** finit par dénaturer son sujet, d'autant plus que ce drame familial ne trouve jamais écho dans les écrits de Darwin.

SYLVAIN LAVALLÉE

■ Grande-Bretagne 108 minutes — Réal. : Jon Amiel — Scén. : John Collee, d'après le livre de Randal Keynes — Int. : Paul Bettany, Jennifer Connelly, Jeremy Northam, Toby Jones, Martha West — Dist. : SVbiz.



Dear John

Sur la plage, un jeune béret vert en permission, John, rencontre une riche jeune femme, Savannah, pendant qu'elle passe le congé pascal avec ses amis. Il gagne son cœur malgré leurs origines différentes. Savannah lui fait promettre de quitter l'armée à la fin de son contrat. Pendant qu'il est parti faire la guerre, Savannah s'occupe du père légèrement autiste de John. Juste avant le retour de John surviennent les attentats du 11 septembre. Il se sent un devoir moral de se réengager.

Après quelques mois, Savannah lui annonce qu'elle s'est fiancée avec son meilleur ami, Tim, qui a le cancer et un fils autiste. Le père de John meurt. Après l'enterrement, il revoit Savannah. Par amour pour elle, il décide de défrayer les frais d'un traitement expérimental pour Tim, en vendant la collection de pièces de monnaie de son père décédé. Le traitement ne rallonge la vie de Tim que de deux mois, ce qui rappelle à Savannah les deux premières semaines de sa relation avec John, sur la plage lors du congé pascal.

Dear John est un film de Lasse Hallström tiré d'un roman de Nicholas Sparks. Le cinéaste suédois s'est distingué, depuis 20 ans qu'il fait carrière aux États-Unis grâce au succès international de **Ma vie de chien** (1985), par une extraordinaire direction d'acteur qu'il met au service de drames humains qui, sous la baguette d'un autre réalisateur, seraient certainement mièvres (**Chocolat**, **The Shipping News**, **An Unfinished Life**, **The Cider House Rules**). Il a finalement trouvé plus fort que lui en Nicholas Sparks, un auteur de best-sellers qui nage dans les bons sentiments chrétiens.

Jusqu'aux deux tiers du film, Hallström réussit à conserver un certain réalisme émotionnel. Ses gros plans sur les ébats mi-amoureux, mi-enfantins du jeune couple que forment John et Savannah sont émouvants. Dans le rôle du père autiste, Richard Jenkins est aussi juste que ne l'était Dustin Hoffman dans **Rain Man**. Mais tout est gâché quand Savannah joue au grand cœur en épousant Tim et que John finance son traitement. Même Hallström n'y peut rien : une bluette ne peut être transformée en œuvre d'art.

MATHIEU PERREAULT

■ **CHER JOHN** — États-Unis 2010, 105 minutes — Réal. : Lasse Hallström — Scén. : Jamie Linden, Nicholas Sparks (roman) — Int. : Channing Tatum, Amanda Seyfried, Richard Jenkins — Dist. : Alliance.



Le Dernier pour la route

Avec ses séances de thérapie de groupe, son huis clos presque total dans une maison de retraite et certains témoignages livrés en tête-à-tête (avec la caméra), **Le Dernier pour la route** a des airs de documentaire. C'est compter sans la bouille reconnaissable entre toutes de François Cluzet. Il y incarne, avec la justesse qui lui est propre, un homme à la recherche de ses repères. Son Hervé, hésitant, ni décidé ni fermé au changement, est un digne portrait de l'alcoolique blessé dans son âme la plus profonde. Hervé, c'est Hervé Chabalier, dont le récit autobiographique a servi de base au scénario de cette fiction, première réalisation de Philippe Godeau, jusque-là producteur et distributeur (**Le Huitième jour**). Chabalier, patron d'une agence de presse, y raconte le début de son cheminement en dehors de l'alcool, là dans cette maison de rémission où même les soignants sont des ex-buveurs.

Il y a une part de véracité, d'honnêteté dans le récit, qui tient certainement dans ces séances de groupe, où, excepté Cluzet et Michel Vuillemoz, les rôles des protagonistes sont tenus par des inconnus. Les cas exposés sont d'ailleurs multiples, la réalité de la dépendance à l'alcool (ou à d'autres substances) est présentée comme un piège qui guette tout le monde.

Le Dernier pour la route a donc une teneur documentaire, mais c'est bel et bien une fiction, avec ses pulsions dramatiques, ses quelques flashes-back, ces introspections du personnage central. Et si le ton est plein d'à-propos, subtil, si on ne tombe jamais dans la morale, l'ensemble n'épate pas par sa forme. Il aurait gagné à imposer la subjectivité de ce journaliste en rémission, sa vision et son expérience très personnelles.

Au lieu de ça, la réalisation propose à l'occasion des scènes qui excluent d'emblée Chabalier — des discussions entre femmes, par exemple. Sa cure suit, elle, un cheminement parfait. Comme si les rechutes dans la consommation, presque inévitables, lui avaient été étrangères. Un scénario de rêve, en somme, à l'image de cette maison idyllique au pied des montagnes.

JÉRÔME DELGADO

■ **France**, 2009, 107 minutes — Réal. : Philippe Godeau — Scén. : Agnès de Saucy, Philippe Godeau, d'après l'ouvrage de Hervé Chabalier — Int. : François Cluzet, Mélanie Thierry, Michel Vuillemoz — Dist. : Métropole.



La Domination masculine

Certains croient que l'égalité entre hommes et femmes est chose acquise. En visionnant le documentaire de Patric Jean, **La Domination masculine**, ils auront tôt fait de balayer cette idée. Les femmes n'ont toujours pas accès aux postes d'autorité ni encore obtenu l'équité salariale; le corps féminin est marchandisé, maltraité, battu; de plus en plus d'hommes militent afin de remettre les femmes «à leur place», dans la cuisine, vêtues d'un tablier et de talons hauts; interrogés sur le rôle des hommes et des femmes, les enfants eux-mêmes répondent que «papa lit le journal pendant que maman s'occupe des petits». La conclusion est évidente : depuis les années 70, la cause des femmes a stagné, si ce n'est reculé.

Avec son documentaire efficace et poignant, Patric Jean gagne son pari. En plus de démontrer que les sociétés occidentales sont loin de respecter l'égalité entre les sexes, son film expose les dangers de certains discours masculinistes et nous rappelle, du même coup, que les luttes féministes sont plus que jamais nécessaires.

Si le projet de Jean est noble, bien noble même, on peut reprocher au réalisateur son manque d'inventivité, qui se traduit autant sur le plan des idées que sur celui de la forme. C'est que Patric Jean dresse un panorama plutôt rapide de la situation : non seulement il ne se risque pas à cibler les causes des inégalités qui touchent les femmes, mais il ne propose aucune solution pour les supprimer. Offrant bien peu d'idées nouvelles, son œuvre se fait plus journalistique que philosophique. Cette teinte journalistique colore d'ailleurs jusqu'à la forme du documentaire : tenant davantage du reportage télévisuel que de l'œuvre cinématographique, le film est truffé de clichés visuels et souffre parfois d'une absence de lien entre les thèmes abordés. Que le réalisateur ait décidé d'infiltrer un cercle masculiniste, de décadrer et de citer hors contexte ses membres, cela heurtera sans doute, par ailleurs, notre sens éthique; mais on pardonnera à moitié cette décision du réalisateur, qui a pu montrer par ses images le caractère *fasciste* de certains discours masculinistes. Malgré quelques maladresses, **La Domination masculine** demeure donc, par sa justesse et son efficacité, un documentaire pertinent, un documentaire nécessaire.

LUC CHAPUT

■ France 2009, 103 minutes — Réal. : Patric Jean — Mont. : Fabrice Rouaud — Avec : Marc Abécassis, Mélissa Blais, Denis Bujold, Hélène Pedneault — Dist. : Métropole.



Edge of Darkness

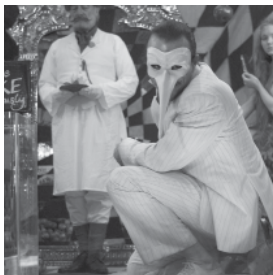
Réalisateur de seconde zone, Martin Campbell est ce que l'on peut appeler un tâcheron adroit. Autrement dit, un cinéaste gauche dont le principal talent réside dans son habileté à produire un divertissement honorable (**Mask of Zorro**, **Goldeneye**, **Casino Royale**) néanmoins dépossédé de toute personnalité. Ce sont là des films uniformes, qui excluent la profondeur, et dont le principal contenu reste l'objet lui-même. Tel un ouvrier à la merci d'une grande entreprise, Campbell ne s'intéresse donc qu'à son objet, son produit, au point d'oublier ses personnages en arrière-plan.

En adaptant la série *Edge of Darkness* qu'il avait réalisée dans les années 80 pour la BBC, Campbell s'aventure cette fois en des territoires connus. Remise au goût du jour par William Monahan (**Departed**), cette histoire sur fond de paranoïa et de complot politique, prétentieusement complexe, est scindée en deux parties. Dans un premier temps, on dresse le portrait d'un homme assoiffé de vengeance après la mort de sa fille, prêt à tout pour rétablir l'ordre selon ses propres principes. Il va jusqu'à s'inviter chez le maire, lui assénant deux ou trois vérités de son cru : «You better decide whether you're hanging on the cross, or banging at the nails.» Comme tout tâcheron qui se respecte, Campbell va puiser ses inspirations chez les autres, qu'on suppose être Sidney Pollack (**Three Days of the Condor**) et Alan J. Pakula (**The President's Men**). Et pour comble, il s'avère efficace, jouant sa partition avec une exquise retenue digne des grands maîtres!

Chemin faisant, Campbell se heurtera toutefois à un mur : l'*inexpressivité* de son cinéma. Incapable de transposer le désarroi intérieur de son protagoniste (un Gibson en pleine forme) et ayant épuisé toutes ses ressources en matière de sentimentalisme (les apparitions multipliées de la fille morte), le réalisateur recourra dans un deuxième temps au bon vieux stratagème hollywoodien, d'une prétention consternante : au cinéma, tout se résout avec quelques coups de feu. Ainsi pourra-t-il se désengager de toute pertinence de propos et, pour conclure, nous asséner un message grossier avec une belle sauvagerie : «Vengeance is good.»

SAMI GNABA

■ LA FRONTIÈRE DES TÉNÉBRES — États-Unis 2010, 108 minutes — Réal. : Martin Campbell — Scén. : William Monahan, Andrew Bovell, d'après l'œuvre de Troy Kennedy Martin — Int. : Mel Gibson, Ray Winstone, Danny Houston, Bojana Novakovic — Dist. : Warner.



The Imaginarium of Doctor Parnassus

Il y a quelque chose de touchant dans le royaume imaginaire de Terry Gilliam. Faisant fi des modes, cet auteur atypique poursuit la mise en œuvre d'une démarche unique dans laquelle, inlassablement, il célèbre l'artiste, sa créativité et son anticonformisme essentiel.

Avec **The Imaginarium of Doctor Parnassus**, les habitués de Gilliam se retrouveront en terrain familier. L'époustouflante esthétique visuelle est ici au service d'un univers utopique (le versant dystopique n'est cependant jamais très loin) où l'imaginaire devient le carburant fondamental de l'existence. Pour Gilliam, raconter est un acte vital puisque l'univers n'existe que dans la mesure où quelqu'un, quelque part, est en train de raconter une histoire. Et plus les récits s'égarèrent dans les méandres ludiques et oniriques de l'âme, plus la vie s'enrichit. Mais gare au démon, qui sait faire taire les conteurs !

L'histoire de Parnassus est une nouvelle variation de l'éternel affrontement entre bien et mal. Il y a de cela des siècles, Parnassus (imposant Christopher Plummer, proche du Zampanò fellinien) avait obtenu du diable (formidable Tom Waits en démon dandy) deux faveurs : l'immortalité et l'amour d'une femme. Or, Lucifer est maintenant venu réclamer son dû. L'enjeu ultime sera l'âme en perdition du pauvre Tony (troublant Heath Ledger dans son dernier rôle, inachevé).

Si la démarche de Gilliam est à ce point singulière dans le cinéma contemporain, c'est notamment parce que le réalisateur se méfie de l'esprit *technologique* qui prévaut actuellement. Faisant bande à part, **The Imaginarium**, à l'instar de **Munchausen** ou même de **Brazil**, est plutôt une œuvre mécanique, organique et d'une esthétique résolument baroque qui matérialise fortement le propos et le ramène à une dimension éminemment humaine. **The Imaginarium** est un film très réussi. Impossible en effet de ne pas se laisser emporter par la virtuosité de la *mise en image* de l'imaginaire et par la richesse de cet univers sensible, dense et toujours signifiant.

A la fois Sam Lowry (**Brazil**), Munchausen, Parnassus, Jeliza-Rose (Tideland) et (bientôt ?) Don Quichotte, Terry Gilliam est précisément comme ses personnages. Éternel enfant, il peine parfois à persuader son auditoire d'adhérer à ses visions. Mais au bout du parcours et à force d'exploits narratifs étonnants, Gilliam réussit toujours à nous convaincre. Et nous en ressortons grandis.

CARLO MANDOLINI

■ **L'IMAGINARIUM DU DOCTEUR PARNASSUS** — Grande-Bretagne / Canada 2009, 123 minutes — Réal. : Terry Gilliam — Scén. : Terry Gilliam, Charles McKeown — Int. : Christopher Plummer, Heath Ledger, Tom Waits, Verne Troyer, Andrew Garfield, Lily Cole — Dist. : Séville.



Intérieurs du delta

Trois ans après l'excellent **Un fleuve humain**, le documentariste Sylvain L'Espérance s'intéresse à nouveau à l'Afrique dans son dernier long métrage, **Intérieurs du delta**. Si le premier film brossait un portrait plus riche et diversifié de la situation des habitants du delta du fleuve Niger au Mali, le deuxième semble moins achevé que le précédent. Il a toutefois le mérite — et c'est là sa force — de donner plus d'espace à une parole socialement engagée, comme le démontre l'échange entre les deux anciens en début de film. Le long métrage se situe à mi-chemin entre un regard personnel, poétique, et une démarche plus objective, plus

documentaire. Les magnifiques premières images du film présentent le delta à l'aide d'un panoramique, accompagné de la voix off singulière et monotone du cinéaste, qui instaure d'emblée un climat propice au recueillement.

L'Espérance donne la parole à ces gens qui racontent les difficultés de leur vie quotidienne. Intimement liées à la modernité et à l'émergence d'une nouvelle économie, ces réalités nouvelles ont des répercussions directes sur la vie des habitants du delta. À cet égard, les propos des deux premiers intervenants sont d'une lucidité étonnante. Les Africains ont décidément des choses à dire aux Occidentaux et des comptes à régler avec eux.

L'attachement et le respect du cinéaste envers les gens qui défilent devant sa caméra sont continuellement perceptibles. Sa démarche, quant à elle, est honnête et au-delà de tout reproche. Même si son cinéma s'articule autour de la parole, L'Espérance sait également utiliser le silence de manière évocatrice, comme lors de cette tempête qu'il filme de façon minimaliste et distancée pendant plus de six minutes ou lorsqu'il accompagne des pêcheurs à bord de leur pirogue. L'Espérance se fait ainsi non seulement cinéaste du verbe (le sien et celui de ses intervenants), mais aussi celui du silence, du geste et de la contemplation.

Bref, **Intérieurs du delta** est un documentaire qui oscille entre poésie et dénonciation, ce qui mène par moments à une certaine confusion quant aux attentes que peut entretenir le spectateur. Bien qu'il ne sache pas toujours sur quel pied danser, le film est somme toute un essai fort louable et un complément à l'essentiel **Fleuve humain** du cinéaste.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

■ Canada [Québec] 2009, 76 minutes — Réal. : Sylvain L'Espérance — Recherche : Sylvain L'Espérance — Avec : Sékou Sabe, Sékou et Papa Niantao — Dist. : FunFilm.



Invictus

Durant la préparation de l'équipe sud-africaine à la Coupe du monde de rugby qui se déroule dans ce pays, un voyage de quelques heures est organisé vers l'île de Robben dans la baie de Cape Town. François Pienaar, capitaine de l'équipe, se retrouve dans la cellule de cinq mètres carrés où fut enfermé pendant 27 ans Nelson Mandela et comprend alors physiquement la force de caractère de son nouveau président — symbolisée par le poème de William Ernest Henley que ce dernier se récitait intérieurement chaque jour, poème qui donne son titre au film.

Pour amadouer la minorité blanche qui détient plusieurs leviers du pouvoir, Nelson Mandela, premier président noir élu dans cette république auparavant forteresse de l'apartheid, décide de garder les insignes et le nom de l'équipe nationale de rugby, les *Springboks*, même si l'équipe est vue par la majorité noire comme un symbole de l'arrogance des Blancs. Après avoir étudié dans de nombreux films la place de la vengeance comme réponse à l'iniquité des hommes, après avoir montré les deux côtés d'une guerre dans son diptyque sur Iwo Jima, Clint Eastwood met aujourd'hui en scène un grand homme politique qui comprend les motivations de son adversaire d'hier et qui, avec l'évêque Desmond Tutu sur un autre plan, entreprend une œuvre de réconciliation nationale.

Le scénario d'Anthony Peckham simplifie le déroulement des événements décrits dans le livre de John Carlin (*Playing The Enemy*, qui a été publié au Québec sous le titre d'*Invictus*) en reprenant un modèle habituel de film sportif américain où des gens d'origines diverses constituent une équipe qui, bien motivée, réussit à employer les qualités de chacun et à triompher. Morgan Freeman, choisi par Mandela pour l'incarner à l'écran, use de toutes ses qualités d'acteur pour montrer le caractère à la fois aristocratique et près du peuple de ce leader. Dans le rôle de Pienaar, Matt Damon lui apporte un soutien efficace. Œuvre secondaire d'Eastwood, ce film relate de manière imagée un épisode historique récent dont l'onde de choc se fait toujours sentir.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2009, 132 minutes — **Réal.** : Clint Eastwood — **Scén.** : Anthony Peckham, d'après *Playing the Enemy* de John Carlin — **Int.** : Morgan Freeman, Matt Damon, Langley Kirkwood, Adjoa Andoh, Patrick Mofokeng, Grant Roberts, Matt Stern, Bonnie Henna — **Dist.** : Warner.



Largo Winch

Contrairement à ce que certains pourraient penser, cette dernière réalisation de Jérôme Salle ne matérialise pas pour la première fois l'histoire de Largo Winch. En effet, avant d'être incarné avec brio par Tomer Sisley, ce personnage créé dans les années 70 par le bédésiste Jean Van Hamme n'était en fait que traits de crayon. Il a fallu bien du temps avant que ses péripéties arrivent sur grand écran en 2008... et encore plus d'un an pour traverser l'océan Atlantique!

Le fondateur et actionnaire majoritaire du puissant *Groupe W*, Nerio Winch, s'est fait assassiner dans des circonstances douteuses à bord de son luxueux bateau stationné à Hong Kong. Depuis, son empire se retrouve sans défense face à la vorace concurrence, ce qui forcera les cadres supérieurs de l'entreprise à trouver rapidement une solution. C'est ici que Largo – le fils adoptif de Nerio jusqu'à présent caché aux yeux de tous – entre en scène. Ce dernier n'aura dès lors qu'un but : trouver le meurtrier de son père. Avec « sa méthode », il taillera son chemin dans ce monde de magouilles et d'intrigues inimaginables.

Ce qui s'avère ici des plus intéressants, c'est qu'initialement, nous ne savons pratiquement rien de la relation que Winch entretient avec son père adoptif. C'est à l'aide de nombreux *flash-back* que ce rapport gagnera en profondeur tout au long du récit. D'autre part, c'est par le biais d'une enquête palpitante, dont les éléments de suspense seront bien canalisés, que l'habile réalisateur nous plongera au milieu de la barbarie du capitalisme à son apogée. Dans ce monde pourri, l'argent peut tout acheter.

Largo Winch s'avère être, *grosso modo*, un film intelligent qui ne prend pas le spectateur pour un abruti en tentant de lui reflipper une aventure cinématographique du genre « James Bond » à la sauce française. Au contraire, Salle dévoile l'histoire du « milliardaire de gouttières » sous un angle original et inédit, et ce, tout en respectant grandement l'œuvre dont il s'inspire. Reste à savoir si le prochain opus, dont la sortie est annoncée pour la fin de l'année en France, saura garder le même rythme que son prédécesseur.

MAXIME BELLEY

■ France / Belgique 2008, 108 minutes — **Réal.** : Jérôme Salle — **Scén.** : Jérôme Salle, Julien Rappeneau, basée sur la bande dessinée éponyme de Jean Van Hamme et Philippe Franço — **Int.** : Tomer Sisley, Kristin Scott Thomas, Miki Manojlovic — **Dist.** : Alliance.



The Last Station

Valentin Boulgakov, nouveau secrétaire de Léon Tolstoï, se promène avec celui-ci dans la forêt domaniale de Iasnaïa-Poliana et est estomaqué de l'entendre raconter une aventure sexuelle de jeunesse puis, à une autre occasion, le début de son amour avec Sophie, son épouse depuis plus de quarante ans, occasion durant laquelle il qualifie les premières années de son mariage comme un terrifiant paradis. (Tolstoï a écrit : « J'ai vécu trente-quatre ans sans savoir qu'on pouvait aimer autant et être aussi heureux. »). Boulgakov avait été choisi pour ce poste de secrétaire comme espion de Chertkov, dirigeant du mouvement tolstoïen qui prêche la chasteté et le végétarisme. Voilà pourquoi Valentin est étonné de voir que le maître est si différent de l'image qu'en donnent ses disciples.

Michael Hoffman avait naguère réalisé un bon film historique, **Restoration**, sur l'époque de Charles II, roi d'Angleterre contemporain de Louis XIV et semblable à ce dernier à plusieurs égards. Il adapte ici un roman historique où l'universitaire américain Jay Parini emploie les journaux intimes de plusieurs familles de Tolstoï pour narrer à six voix la dernière année de la vie de ce géant de la littérature (Frédéric Mitterrand a réalisé un film sur le même sujet, **La délivrance de Tolstoï**, qui gagna un prix au 22^e Fifa). Un rapport évident est construit dans le scénario entre l'amour naissant de Valentin et de Masha — interprétée avec fougue par Kerry Condon — et la relation tumultueuse des Tolstoï et de Sophie (cette dernière craint de perdre de son influence sur son mari, qui incarne les contradictions d'un grand propriétaire terrien prônant presque la simplicité volontaire et que certains voient comme un prophète). La mise en scène d'Hoffman est au service des acteurs, qui livrent tous une interprétation de grande qualité. On remarque comme producteur exécutif le nom du réalisateur russe Andreï Konchalovski qui a sûrement apporté son expertise en civilisation russe. Puisque la production a reçu de l'aide des héritiers Tolstoï, le personnage de Chertkov a peut-être été noirci dans ce portrait plein de bruit et de fureur sur la place de l'amour dans un monde qui bientôt sera encore plus fortement bouleversé.

LUC CHAPUT

■ Allemagne / Russie / Royaume-Uni 2009, 112 minutes — Réal. : Michael Hoffman — Scén. : Michael Hoffman, d'après le roman historique de Jay Parini — Int. : Helen Mirren, James McAvoy, Christopher Plummer, Kerry Condon, Paul Giamatti, Anne-Marie Duff — Dist. : Métropole.



Les Porteurs d'espoir

Dans **Les Porteurs d'espoir**, Fernand Dansereau suit le travail pédagogique de Dominique Leduc, un enseignant dans une école primaire du secteur public (école La Farandole de McMasterville). Cet enseignant veut conscientiser ses élèves à des problèmes d'environnement. Son travail d'animation amène les élèves à identifier deux problèmes : le vandalisme et la nécessité d'aménager un petit boisé (les élèves construisent des bancs pour ce parc).

Le premier segment capte un travail pédagogique qui peut nous rappeler celui du **Être et avoir** de Nicolas Philibert : nous sommes en présence de deux enseignants pleinement dévoués à leur travail, des passionnés qui permettent des prises de conscience salutaires. Comme Philibert, Dansereau a bien compris que le fait de parler d'enfance et d'éducation demeure toujours essentiel. Comme Philibert, Dansereau le fait avec une caméra attentive qui sait regarder.

Dans la chanson de Félix Leclerc « l'alouette en colère », celui-ci définit le Québécois comme un « Porteur d'eau, scieur de bois/Locataire et chômeur/Dans son propre pays ». La « colère » de Dansereau nous fait découvrir des jeunes qui ne sont plus des porteurs d'eau. Ils sont aujourd'hui des porteurs d'espoir. Cependant, pour ces élèves, ils restent encore beaucoup de travail à faire ; si on se façonne une intelligence critique, cela vient avec des responsabilités. Mais, à la fin du film, l'enseignant juge très positivement le fait que ces enfants « prennent le pouvoir ».

L'enseignant, comme Dansereau, pratique une forme de création collective. La classe reproduit aussi bien un groupe de comédiens qu'un groupe d'artisans sur un tournage. Cette façon de faire est très productive pour l'enseignant et, en partie, pour le cinéaste. Avec **Les Porteurs d'espoir**, Fernand Dansereau renoue avec la grande tradition de « Société nouvelle » (1967-1979). Ce qui constitue à la fois la force et la faiblesse de ce film. Force, parce que nous retrouvons, avec joie, une forme de documentaire engagé qui se donne comme objectif d'illustrer des forces progressistes du changement dans notre société. Faiblesse, parce que ce film n'a pas les qualités artistiques et narratives plus complexes du documentaire actuel. Par ailleurs, nous retrouvons bien là Dansereau l'humaniste et l'éternel optimiste.

PIERRE PAGEAU

■ Canada [Québec] 2010, 89 minutes — Réal. : Fernand Dansereau — Scén. : Fernand Dansereau — Narr. : Fernand Dansereau — Images : Julien Fontaine — Son : Stéphane Barsale — Mont. : Hélène Girard — Prod. : ONF.



Roger Pelerin : là où on s'arrête en passant

Roger Pelerin dessine rapidement des croquis d'épisodes se déroulant sur l'île de Nepawa où il habite. De ses croquis, il grave calmement des planches de bois desquelles il pourra tirer des estampes qui sont des œuvres d'art finalement peu coûteuses. Pendant un an, au fil des saisons, le réalisateur Patrick Pellegrino, auquel l'Association québécoise des critiques avait décerné *ex aequo* le Prix du meilleur moyen-métrage documentaire pour *Sans réserve*, portrait optimiste de Kitcisakik-Wanaki, est allé côtoyer cet artiste sur cette île du lac Abitibi dont le nom algonquin est traduisible par l'expression qui est la deuxième partie du titre du film. Pellegrino construit donc une mise en abyme entre son travail de cinéaste qui décrit un lieu et son histoire à travers les rencontres et le travail de ce dessinateur. Pelerin fut membre du groupe L'Infonie de Raôul Duguay et de Walter Boudreau et

apparaît pour un court instant dans *Ô ou l'invisible enfant* de Duguay dont il dessina le générique. Vivant depuis longtemps avec sa compagne Renée «Ti-Loup» Cournoyer, elle-même sculpteure, Pelerin s'est beaucoup impliqué dans le milieu social et artistique de l'Abitibi, réalisant entre autres de nombreux livres de gravures.

Une caméra à l'épaule et une écoute attentive permettent à Pellegrino de nous faire découvrir, par petites touches, l'évolution de ce coin du Québec, cher naguère à l'abbé Proulx, et qui trouve encore aujourd'hui d'autres moyens de se ressourcer (par exemple, par le biais de produits agricoles de grande qualité). Sur certains épisodes de la vie de Roger, le réalisateur laisse des zones d'ombres préférant s'attarder, par le biais de l'entregent de Pelerin, à la rencontre de témoins, tels messieurs Darveau et Lisiecki, d'industries tombées en désuétude. Pellegrino nous fait partager ainsi les joies et les peines de Roger et Ti-Loup, qui continuent à construire une œuvre forte et ancrée dans leur milieu, comme le fait ailleurs en Abitibi d'une autre manière Léandre Bergeron.

LUC CHAPUT

■ Canada [Québec] 2009, 79 minutes — **Réal.** : Patrick Pellegrino — **Scén.** : Patrick Pellegrino — **Avec** : Roger Pelerin, Renée «Ti-Loup» Cournoyer, Pierre Drapeau, Normand Darveau, Jean-Yves Charest, Lucien Lisiecki — **Dist.** : InformAction.



Romaine par moins 30

C'était en 1998 lors de la fameuse crise du verglas. Agnès Obadia, jeune réalisatrice française peu connue, débarquait au Québec pour y présenter son premier film, *Romaine*. Charmée par notre climat nordique, la jeune femme avait tout de suite eu l'envie folle de réaliser un film qui mettrait en scène l'hiver québécois. Le résultat, c'est **Romaine par moins 30**, qui fait revivre le personnage de Romaine, cette héroïne des courts métrages de la réalisatrice. Pour cette nouvelle aventure, Romaine (Sandrine Kiberlain) reçoit un cadeau de Noël inattendu de son conjoint Justin (Pascal Elbé) : un voyage au Québec. En cours de vol, persuadée que l'avion dans lequel ils prennent place va s'écraser, Romaine avoue un terrible secret à Justin. Fâché, le jeune homme largue sa copine à l'aéroport de Montréal. Sans le sou et un peu perdue, Romaine trouve refuge chez Antonia, l'hôtesse de l'air, qui vit avec ses colocataires Martin (Louis Morissette) et Sonia (Maxim Roy). Entre deux virées vers le village de Kanasuta, où se trouve Justin, un mariage bizarre et des visites chez l'acupuncteur, Romaine apprendra qui elle est réellement.

Il aurait été facile de tomber dans le piège des « Français qui débarquent au Québec et sont déboussolés par le choc des cultures » comme dans *Père et fils* ou *Le Bonheur de Pierre*. Heureusement, on évite les sempiternels clichés sur les Québécois qui parlent mal, mangent de la poutine et vivent dans une cabane en bois rond. Le réalisateur Louis Bélanger (**Gaz Bar Blues**), qui a participé à l'écriture du scénario, y est peut-être pour quelque chose. Les paysages hivernaux, croqués dans les Laurentides et en Abitibi, sont splendides, mais on a visiblement un peu trop insisté sur les rigueurs de l'hiver avec les scènes de déneigement. Côté interprétation, Sandrine Kiberlain, qui est de pratiquement toutes les scènes, tire bien son épingle du jeu en incarnant une Romaine attachante et amusante. Les acteurs québécois livrent quant à eux tous d'honnêtes prestations qui ne passeront certes pas à l'histoire. Mention spéciale à Elina Löwensohn, qui joue avec beaucoup de crédibilité une hôtesse de l'air haute en couleur. Au final, **Romaine par moins 30** demeure un petit film sympathique qui aurait gagné à être plus drôle et à présenter une finale un peu moins ennuyante.

CATHERINE SCHLAGER

■ France / Québec 2009, 85 minutes — **Réal.** : Agnès Obadia — **Scén.** : Agnès Obadia, Lydia Decobert, Laurent Bénégui, Louis Bélanger — **Int.** : Sandrine Kiberlain, Pascal Elbé, Elina Löwensohn, Pierre-Luc Brillant, Louis Morissette, Maxim Roy — **Dist.** : TVA.



Up in the Air

Un homme vole d'un bout à l'autre des États-Unis pour congédier les employés de firmes en crise. Il n'a pas de maison et collectionne les cartes de membre des clubs privilèges des compagnies aériennes. Soudain, le malheur frappe : pour réduire les coûts, son employeur lui demande de travailler désormais à distance, à partir de son bureau.

Après **Thank you for Smoking**, le portrait d'un directeur de marketing d'une compagnie de tabac, et **Juno**, une histoire d'adolescente enceinte, le réalisateur Jason Reitman prouve qu'il n'est pas qu'un feu de paille contre-culturel. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas de choquer — sa mère québécoise,

l'actrice Geneviève Robert, lui a peut-être évité d'être happé par les débats sur l'avortement qui sévissent aux États-Unis —, c'est de raconter de bonnes histoires. Le roman de Walter Kim en était une, qui mélange déracinement, envahissement (l'avion est l'un des derniers endroits où on peut être seul et injoignable) et la satisfaction (factice ?) du mode de vie de l'élite américaine.

George Clooney prouve lui aussi quelque chose : qu'il est capable de sortir du charme ironique qui l'a souvent caractérisé, notamment dans la série **Oceans**, ou alors par contre-exemple dans le **Burn After Reading** des frères Coen. On avait entrevu la capacité de Clooney de témoigner avec un air absent de la souffrance des hommes ayant connu du succès. Dans **Three Kings**, un peu. Et surtout dans **Michael Clayton**. Quand il s'assoit sur la banquette arrière de la voiture qui l'amène vers sa prochaine destination, à la fin du film, toute la fatigue du monde se révèle dans son soupir. Clooney n'est pas un acteur à multiples facettes, mais il a su explorer celles qui étaient à sa portée.

Reitman a su tirer profit du désir de Clooney d'affiner son jeu pour sortir du manichéisme bien-pensant de **Thank you for Smoking**. Il avait tenté de se démarquer des émules gauchisants de Michael Moore avec **Juno**, mais encore une fois avait été récupéré — son film pouvait être interprété comme une critique libertaire du mouvement pro-vie. Avec **Up in the Air**, il confirme son flair pour les histoires atypiques qui révèlent des pans importants de la psyché moderne.

MATHIEU PERREAULT

■ HAUT DANS LES AIRS — États-Unis 2010, 109 minutes — Réal. : Jason Reitman — Scén. : Jason Reitman, Sheldon Turner, Walter Kim (roman) — Int. : George Clooney, Vera Farmiga, Anna Kendrick, Jason Bateman — Dist. : Paramount.



Youth In Revolt

Les films indépendants américains semblent se diviser en deux catégories complètement opposées, soit celle du réalisme social à la Ramin Bahrani (**Goodbye Solo**) et celle de la comédie excentrique et esthétisée (de **Little Miss Sunshine** à **Juno**, les exemples abondent). Le dernier film de Miguel Arteta (**The Good Girl**) se situait déjà dans cette dernière, un énième film sur un jeune adolescent désespéré de sa virginité encombrante. Mais pudeur morale oblige, il n'est pas tant question de sexe que d'amour.

En général, ces comédies à l'humour décalé tentent de renouveler de tels synopsis archétypaux en parsemant leur mise en scène de références intellos (ici on cite Fellini, Godard, Ozu, Camus...), de bizarreries visuelles (passages en animation), d'une bande sonore composée de chansons provenant du champ gauche (Jacques Dutronc!), d'une distribution mélangeant vedette montante (Michael Cera), *has-been* sympathique (Ray Liotta) et des « character actors » qui sont valeur sûre (Steve Buscemi), enfin il faut faire le film le plus cool possible, c'est-à-dire détaché et stylisé. Suivant donc cette recette à la lettre, au point que cette inventivité grossière en devient agaçante, **Youth in Revolt** séduit

quand même par moments, grâce aux acteurs surtout, à Michael Cera (**Superbad**) en particulier. D'un naturel désarmant, il joue comme à l'habitude un adolescent candide et malhabile parce que peu sûr de lui. Cette fois, il interprète aussi le double maléfique de son personnage, sa mauvaise conscience qu'il doit invoquer afin qu'elle l'aide à commettre des méfaits qui le rapprocheraient de l'être aimé (et par conséquent du dépucelage), un contre-emploi plutôt réussi, mais mal utilisé.

Adapté d'un roman culte de C.D. Payne, le scénario joue avec une pléiade de rôles secondaires qu'il n'a pas le temps de développer, comme ce double qui devient vite répétitif. Le réalisateur tente de sauver la mise par le casting en utilisant des figures connues qui évoquent ainsi, dès leur apparition, un type de personnage auquel ils sont associés, ce qui permet de se passer de présentation, une narration en voix off comblant les lacunes. De même que toute cette esthétique qui prétend à l'originalité, cette méthode ne parvient pas à cacher la superficialité du tout. 📍

SYLVAIN LAVALLÉE

■ États-Unis 2009, 90 minutes — Réal. : Miguel Arteta — Scén. : Gustin Nash, d'après le roman de C.D. Payne — Int. : Michael Cera, Portia Doubleday, Zach Galifianakis, Jean Smart, Steve Buscemi — Dist. : Alliance.